

# LUMIÈRE 2017

## *Le journal du festival Lumière*

« Le Cinématographe amuse le monde entier.  
Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière

Mercredi 18 octobre 2017  
N°5 - 9<sup>e</sup> année



### COUP DE Foudre POUR *Diane Kurys*



#### Une femme libre qui dégage grave

Un émouvant portrait d'Anna Karina, une actrice incandescente, dans un documentaire inédit projeté en sa présence **PAGE 02**



#### Une communion de cinglés

Le cinéma, vu par Jean-François Stévenin lors d'une master class hilarante **PAGE 03**

#### MIFC

La parole à Ricardo Iglesias, directeur international du distributeur espagnol NYX Channel **PAGE 03**

#### Mélancolie urbaine

Un film rare de Wong Kar-wai, *Les Anges déchus* **PAGE 02**

#### Dans les pas de Rappeneau

Portrait d'un cinéaste au sens du rythme inouï **PAGE 04**

# Coup de foudre pour Diane Kurys



**Invitée d'honneur, la réalisatrice revient dans sa ville natale pour la projection de quatre de ses films et une rencontre à la Comédie Odéon. Un retour aux allures de rendez-vous amoureux avec le public lyonnais.**

Des premiers flirts au lycée de *Diabolo menthe* à la jalousie malade du mari de Lena dans *Coup de foudre*, en passant par une passion dévorante au lendemain de la Seconde Guerre mondiale dans *Pour une femme*, l'amour est dans chaque plan, dans chaque scène des films de Diane Kurys. La cinéaste lyonnaise dépeint comme personne les sentiments et la sensibilité de ses personnages, souvent inspirés de sa propre vie. De fait avant même sa naissance, un matin de décembre 1948 à Lyon, l'histoire de sa famille avait déjà tout d'un film. Un père immigré russe qui sauve la vie de sa fiancée en l'épousant dans un camp d'internement français : difficile de ne pas croire en l'amour avec un tel héritage. Dans son regard bleu azur, la petite Croix-Roussienne rêvait-elle déjà de fixer cette union sur pellicule ? Entourée de sa mère et sa sœur, c'est à Paris que Diane Kurys fait ses premières armes au théâtre puis au cinéma. D'abord en tant qu'actrice, notamment dans *Le Casanova* de Fellini en 1976. Un an plus tard, elle passe pour la première fois derrière la caméra en signant *Diabolo Menthe*, inspiré de ses années de lycée. Les premiers émois d'Anne et de sa sœur Frédérique font battre le cœur de millions de Français. Le film culte de toute une génération s'est offert un bain de jeunesse grâce à une ressortie en salles cette année, suivie d'une version restaurée éditée en août 2017. Lumière propose d'embarquer dans l'œuvre de cette cinéaste qui dépeint avec brio les tourments de l'adolescence et les mœurs d'une époque. Coup de projecteur sur trois films signés Diane Kurys.

*« J'ai voulu goûter autre chose, un autre mélange, plus fort, plus violent »*

## Cocktail Molotov

Prenez une jeune femme de bonne famille amoureuse d'un garçon d'origine modeste, un mois de mai 68 à Paris et ajoutez une fugue vers Venise et vous obtiendrez le *Cocktail Molotov* parfaitement dosé par Diane Kurys. Anne, son fiancé Frédéric et le bon copain Bruno : un trio détonnant qui sillonne la France en pleines turbulences. Un embarquement pour un voyage initiatique que la cinéaste offre aux spectateurs en 1980. Avec la volonté ferme de se démarquer de l'insouciance des personnages campés dans *Diabolo Menthe* : « J'ai voulu goûter autre chose, un autre mélange, plus fort, plus violent », raconte-t-elle. Pari réussi, avec cerise sur le cocktail : un premier rôle au cinéma pour un certain François Cluzet...

## Coup de foudre

Six ans après *Diabolo Menthe*, Diane Kurys, met en scène une histoire d'amitié singulière entre deux femmes – incarnées par Miou-Miou et Isabelle Huppert – pendant les années 50. Les adolescentes insouciantes et rêveuses ont laissé place à de jeunes femmes qui tout oppose, et dont la relation va tout dévaster sur son passage. Réalisatrice confirmée, Diane Kurys poursuit ainsi l'exploration de son histoire familiale et met un point d'honneur à restituer les mœurs d'une époque. Baigné de lumière et de sensualité, le film est aussi une magnifique déclaration d'amour à sa ville natale, où il a été tourné.

## La Baule-les-Pins

Après les premiers émois de *Diabolo Menthe* et la fugue amoureuse du *Cocktail Molotov*, Diane Kurys aborde la rupture familiale en s'inspirant à nouveau de son histoire personnelle. En vacances à la Baule pendant l'été 58, le couple formé par Léna et Michel se déchire sous les yeux de tous. Il faut dire que ses rencontres nocturnes avec un jeune artiste ne passent pas inaperçues au sein de la famille. Avec *La Baule-les-Pins*, Diane Kurys aborde la séparation amoureuse vue par les enfants. La confrontation entre les deux mondes oscille entre drame et comédie. Un film intimiste où la cinéaste lyonnaise s'est offert un casting cinq étoiles (Nathalie Baye, Richard Berry, Zabou Breitman, Jean-Pierre Bacri et Vincent Lindon). [ *Laura Lépine* ]



- RENCONTRE AVEC DIANE KURYS : Comédie Odéon, vendredi à 11h
- PRÉSENTATIONS : *Cocktail Molotov* au Cinéma MDP / Pierre-Bénite à 20h et au Pathé Bellecour, samedi à 11h
- Coup de foudre* au Lumière Terreaux à 16h45 | *La Baule-les-Pins* au Pathé Bellecour à 11h et à l'UGC Astoria, vendredi à 16h

## CHRONIQUE

### Vivre ensemble, franc tableau de la vie d'un couple



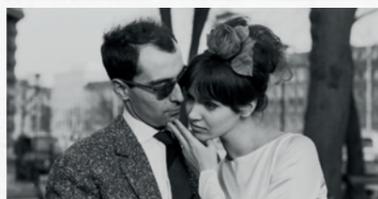
En 1973, la comédienne culte Anna Karina réalise et produit le bien nommé *Vivre ensemble*. Elle joue une jeune femme fantasque pour laquelle un homme marié quitte tout. L'homme en question est joué par Michel Lancelot, personnage charismatique de la vie culturelle des années 70. Lancelot n'était pas comédien, il était journaliste, un observateur et un intervieweur hors pair de personnalités écorchées vives. Il était intelligent et attachant. Ce choix d'Anna Karina dit alors tout de sa démarche de comédienne et réalisatrice qui ne veut se lier qu'à des défis marquants et forcément différents. *Vivre ensemble* est une véritable aventure chapitrée avec poésie, celle de deux « enfants aux cheveux gris » à travers un paysage urbain. Karina n'y est pas seulement bohème qui pousse le chic jusqu'à être fauchée, elle est aussi pleinement légère, en état de sourire perpétuel qui ne cache pas sa mélancolie. Le film n'esquive en rien la dureté, voire le sordide de certains moments où la peau des corps devient laide à force de galères. *Vivre ensemble* forme un tableau de la vie d'un couple, de « ces deux-là », avec une grande franchise. Karina est une réalisatrice des détails prenantes. Elle aime la fatigue des matelas, la joie des bonnets de laine colorés, d'un châle de soie transformé, d'un mur aux posters choisis. Elle aime surtout les regards de ses deux amoureux trentenaires qui à la fois veulent tout et ne réclament rien. Un paradoxe qui les illumine, les éreinte et transforme cette œuvre sans fin. *Vivre ensemble* est une chronique stylée, une histoire pleine de tempérament, une découverte à porter tout près des premiers films de Jerry Schatzberg. [ *Virginie Apiou* ]

- Vivre ensemble* de Anna Karina
- Lumière Fourmi à 14h30 | Institut Lumière, jeudi à 14h30 – En présence d'Anna Karina
- Lumière Terreaux, vendredi à 14h45 – En présence d'Anna Karina

## PORTRAIT

### Une femme libre qui « dégage grave »

Elle fut tour à tour Nana, Valérie, Veronica, Odile, Natacha, Suzanne, Justine... Candide, clair et franc, tout autant qu'énigmatique et félin, son regard, invariablement surligné d'un épais trait de khôl, imprime la pellicule. Anna Karina donne une master class aujourd'hui à la Comédie Odéon et demain, un documentaire inédit dresse un émouvant portrait de cette actrice incandescente.



« On finit toujours par ressembler à ses rôles... ou alors ce sont les rôles qui finissent par vous ressembler », glisse-t-elle, encore gamine, mais déjà complice avec l'objectif. Face caméra dans un café ou une salle de cinéma, Ana Karina évoque sa carrière de comédienne, mais aussi de chanteuse, cinéaste et écrivaine accomplie. Enfant livrée à elle-même, fugueuse, elle s'amourache de Louis Armstrong, découvre Charlie Chaplin, s'évade dans les salles de cinéma, avant de quitter le Danemark, encore mineure, à l'âge de 17 ans. Arrivée à Paris, elle « tombe raide dingue » de la ville. Repérée sur une terrasse de Saint-Germain-des-Prés, elle devient mannequin. « Elle était très sale mais avait un regard extraordinaire, qui dévorait les gens autour d'elle », se souvient l'agent qui lui offre ses premiers contrats. Coco Chanel trouve son pseudonyme : Anne Karin Bayer devient Anna Karina. C'est dans une baignoire, vantant les mérites d'un savon pour une publicité, que Jean-Luc Godard la découvre. Il lui envoie un télégramme, la convoque chez son producteur Georges de Beauregard. « Je vais tourner un film qui s'appelle A bout de souffle et je cherche quelqu'un pour se déshabiller... c'est un petit rôle », lui lance-t-il. « Comme il avait l'air bizarre avec ses lunettes noires, j'ai dit 'Ah non non' et je suis partie ». Huit mois plus tard, Jean-Luc Godard la rappelle pour lui confier son premier rôle dans *Le petit soldat*. Le dernier jour du tournage, il lui glisse un mot « Je vous aime. Rendez-vous au Café de la Paix, à Genève, à minuit ». Le portrait passionnant d'une artiste accomplie et d'une femme libre qui « dégage grave ». [ *Rébecca Frasset* ]

*« On finit toujours par ressembler à ses rôles... ou alors ce sont les rôles qui finissent par vous ressembler »*

- MASTER CLASS Comédie Odéon à 15h
- Anna Karina souvenirs-toi* de Dennis Berry
- Villa Lumière, jeudi à 19h – En présence d'Anna Karina et Dennis Berry

AVEC LE SOUTIEN DE LA SCAM

## IN THE MOOD FOR WKW



### La mélancolie urbaine des Anges déchus

Dans un Hong Kong interlope, nocturne et oppressant, un tueur à gages taciturne, en pleine crise (Leon Lai Ming) s'appête à exécuter un dernier contrat. Il doit surmonter son attirance envers sa partenaire (Michelle Reis), dangereuse pour les affaires et veut mettre fin à son association avec elle. C'est alors qu'il rencontre dans un bar, une jeune femme excentrique, Punkie (Karen Mok) et décide de vivre avec elle. Il croise le chemin d'un muet (Takeshi Kaneshiro) qui vit d'arnaques et déambule dans les rues... Des héros enfermés dans la solitude d'une ville abstraite, moderne et technologique. Une atmosphère de huis-clos renforcée par des scènes tournées dans des tunnels, des caves, des métros ou des sous-sols, des images tantôt filmées par des caméras de vidéo-surveillance, tantôt déformées par l'utilisation du grand angle... Les oiseaux de nuit qui peuplent le film ne se rencontrent presque jamais et semblent vivent par procuration, prisonniers des images et de leurs propres fantasmes. Plans fixes, fusillades au ralenti, Wong Kar-wai et son audacieux chef opérateur Christopher Doyle accélèrent ou dilatent le temps, déforment l'espace, emprisonnent les personnages dans le labyrinthe de leurs émotions. Le film précédent, *Chungking Express* devait raconter trois histoires : celle de la femme à la perruque blonde, celle de la femme brune et celle du tueur. Wong Kar-wai choisit, afin de réduire la durée du film, de retirer l'histoire du tueur qui devient le point de départ des *Anges déchus*. Après les recherches visuelles et le raffinement stylistique d'*As tears go by* (1988), *Nos Années sauvages* (1990), *Les Cendres du temps* (1994) et *Chungking Express* (1994), le romantisme nocturne de ces *Anges déchus* affirme encore le talent de Wong Kar-wai. [ *Rébecca Frasset* ]

- Anges déchus* de Wong Kar-wai – Amphithéâtre/Centre de Congrès, soirée de remise du Prix Lumière – En présence de Wong Kar-wai, Prix Lumière 2017

## C'était Melville – part 2



La retenue dans le travail est souhaitée si l'on veut côtoyer Melville. Au moment du tournage du *Doulos*, Jean-Paul Belmondo est pourtant l'exact opposé: sautillant, hâbleur, il incarne tout ce que Melville déteste. L'acteur de 29 ans a pour habitude de coller sur les murs des antisèches avec ses répliques. Mais le cinéaste a besoin de cette désinvolture pour suggérer l'ambiguïté de son personnage à l'écran. Silien-Bébel est le « doulos », l'indic de police en argot. Un parfait salaud, du moins le croit-on. Le scénario de Melville est, de toute façon, si compliqué que le jeune acteur ne sait pas très bien qui il est exactement. En voyant le film pour la première fois, Belmondo se serait ainsi écrit: « Merde alors, l'indic, c'est moi! » « Au contact des acteurs, Melville changeait d'attitude, devenant soudain froid et autoritaire, se souvient Volker Schlöndorff, alors assistant sur le film. Il leur donnait très peu d'indications, seulement quelques précisions sur leur attitude. Sur le tournage du *Samourai*, je l'ai vu passer des heures à rectifier la façon dont Delon devait réajuster son chapeau devant la glace. Sur *Le Doulos*, il vénérât Serge Reggiani. Pour lui, c'était un demi-dieu. Quand le comédien arrivait sur le plateau tout le monde se taisait et Melville semblait nous dire: "Profitez de sa présence et apprenez!" Ce qui agaçait profondément Belmondo! » *Le Doulos* est tourné rapidement, avec un budget serré. À sa sortie, le récit morcelé dérouté. Dans la première partie, la mise en scène creuse volontairement des trous dans l'intrigue pour brouiller les repères. Cette structure périlleuse qui jongle avec les outils du cinéma (ellipses, flashback...) participe aujourd'hui au culte du film. Si *Le Doulos* n'explose pas le box-office, il rentre facilement dans ses frais. Melville peut maintenant passer à son adaptation de Georges Simenon, *L'ainé des Ferchaux*. Volker Schlöndorff, lui, décide de prendre son envol et part avec Louis Malle tourner *Le Feu follet*. Une trahison pour Melville, qui ne lui adresse plus la parole. « Quand on se croisait à des projections, j'avais peur. L'homme pouvait être impressionnant! » La réconciliation aura lieu des années plus tard, dans un cinéma des Champs-Élysées. Schlöndorff entre dans la salle. La projection est commencée depuis un moment. Pour ne pas déranger, le jeune homme s'assoit au premier rang. « Je regarde discrètement mon voisin: Jean-Pierre Melville! Sur l'écran, L'obsédé, de William Wyler, son cinéaste préféré. Une fois le film terminé, les lumières se rallument. On ne bouge pas. Le silence est pesant. Soudain, il s'adresse à moi sans me regarder: "Puisque c'est Wyler, je te pardonne." Tout Melville est là. » [Thomas Bauvez]

### LUDIQUÉ



Cette année au Village, deux expériences à vivre en réalité virtuelle: *The Climb*: séance d'escalade interactive et *Dream of*: acrobaties aériennes et sous-marines.

Repartez avec votre photo-souvenir du festival grâce à la Photobox.

AVEC LE SOUTIEN DE BNP PARIBAS

## En direct du MIFC



Jusqu'à vendredi se tient le Marché international du film classique, rendez-vous des professionnels du secteur. La parole à Ricardo Iglesias, directeur international du distributeur espagnol de cinéma classique NYX Channel.

### Qu'est ce que le MIFC représente pour vous ?

C'est un lieu d'échange international où toutes les sociétés présentes travaillent sur les classiques du cinéma. Il s'agit de notre première visite sur le Marché, mais je suis sûr que celui-ci va beaucoup nous aider dans notre vision à l'international. Nous venons de lancer notre plateforme de VOD et nous souhaitons profiter de cette occasion pour la présenter ainsi que nos activités comme la restauration et le sous-titrage. Je compte assister chaque année au MIFC désormais.

### Gros plan sur votre activité :

Nous finançons nous-même nos propres restaurations avec l'aide de mécènes internationaux privés. Elles sont réalisées, petit à petit, en haute qualité, par nos propres équipes. Nous avons commencé avec des films d'horreur, des films noirs et des westerns car c'est ce que nous avons dans notre catalogue, mais nous souhaitons nous développer, peut-être à travers des partenariats avec d'autres catalogues. Pour l'instant, nous avons 500 films que nous vendons aux chaînes de télévision autant qu'aux distributeurs et aux circuits privés, partout dans le monde. Nous croyons fermement pouvoir améliorer les revenus du secteur en misant sur la qualité et l'offre de contenus exclusifs. Nous mettons d'ailleurs en pratique cette vision sur notre chaîne nyxchannel.com. [ Perrine Quennesson ]

### IN THE MOOD FOR JOKES

## Le cinéma, vu par Jean-François Stévenin : une « communion de cinglés »

Un feu d'artifice d'anecdotes hilarantes : l'acteur et réalisateur s'est révélé être un véritable show-man, lors de sa master class hier à la Comédie Odéon. Extraits choisis.

### A ses débuts, assistant de Rivette, Truffaut :

« Moi je tournais avec eux, j'étais très content d'être leur assistant et de travailler, mais leurs films ne me parlaient pas vraiment. De Truffaut j'aimais bien *La Peau douce*, ou *Tirez sur le pianiste*, mais là on tournait *Une belle fille comme moi*, *Domicile conjugal* – il esquisse un baillement – avec Rivette formidable, on fait un film qui dure 14 heures...mais ça ne me branchait pas vraiment ».

### ...mais plus proche du cinéma de Cassavetes :

« Quand j'ai vu les films de John Cassavetes, alors que je ne parlais pas du tout anglais, ça m'a emmené...et Monty Hellman aussi: *Macadam à deux voies*, *L'Ouragan de la vengeance*... là je me suis dit: western, silence, pas de champ/contrechamp, rien, pas de pognon, ça je n'en savais rien mais ça fait la richesse du truc, le vent qui passe, un truc qui se décroche, le mec qui se retourne, on ne voit rien...Là moi, hop ! ça m'a chopé ! »

### ... passé à la réalisation un peu par hasard :

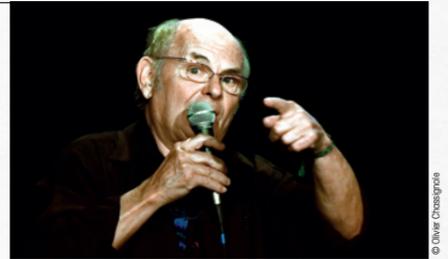
« Je mettais tellement d'énergie (à être assistant), je me suis dit 'Mais pourquoi je ne faisais pas comme mon copain Jacques Rozier: on est six ou sept, on écrit un machin, il suffit d'avoir un coup l'Avance sur recettes ou un petit peu de blé puis on fait un film ! Et c'est parti. »

### Le cinéma, une « communion de cinglés » :

« Si le cinéma ça se faisait tout seul, moi je n'en aurais jamais fait. C'est à cause d'une espèce de communion de cinglés qui sont partis sur un projet qu'on arrive à faire quelque chose ».

### Avec les acteurs, une entente muette :

« On n'a pas besoin de parler. Moi je renvoie les balles, je ne sais pas ce qu'ils vont faire ». [ Rébecca Frasquet ]



### FAR WEST

## A l'Ouest, du nouveau !

Ceux qui se disent que le western est un genre pour les petits garçons qui ont joué aux cow boys il y a bien longtemps, font fausse route. Car rien n'est plus moderne que Western Classique, cycle formidable autour d'un genre cinématographique éternel. Au delà des légendes, à découvrir ou revoir, que sont *L'Homme qui tua Liberty Valance* (*The Man who shot Liberty Valance*, 1962), *La Poursuite infernale* (*My Darling Clementine*, 1946) où plus que jamais John Ford démontre qu'il n'y a pas besoin de règles pour être juste, ou enfin *La Rivière rouge* (*Red river*, Howard Hawks, 1948), *L'Homme des vallées perdues* (*Shane*, George Stevens, 1953), et *Le Train sifflera trois fois* (*High Noon*, Fred Zinnemann, 1952), Bertrand Tavernier, à l'origine de ce cycle, a choisi aussi des westerns plus secrets mais au pouvoir certain.

### LE DROIT DE TRAÎNER DANS LES PARAGES

Le western, c'est vivre libre en Amérique. Un postulat éphémère plus facile à rêver qu'à appliquer. L'importance de circuler malgré les dangers étreint *L'Homme qui n'a pas d'étoile* (*Man without a Star*, King Vidor, 1955). Dès les premières minutes Vidor accorde la lucidité de son héros, Kirk Douglas en mode blond vénitien tonique, à la sauvagerie d'un Wyoming où l'on tue sans se poser de questions pour voyager clandestinement dans un train. Cow boy sans arme, Douglas cherche la plénitude de la vie au grand air, en plein ouest où il faut profiter de tout et partir vite.

### CONSCIENCE HUMAINE ET PETITS SALAUDS

Moins libertariens, grands films de gauche subversifs, *La Porte du Diable* (*Devil's Doorway*, Anthony Mann, 1950), *La Flèche brisée* (*Broken Arrow*, Delmer Daves, 1950) et *Le Salaire de la violence* (*Gunman's Walk*, Phil Karlson, 1958) traitent du métissage, de la cohabitation violente entre communautés (ici, indienne et blanche), et par conséquent de la notion d'héritage tellement pertinente dans l'Amérique actuelle, toujours prête à se cannibaliser! Il faut découvrir impérativement *L'Étrange incident* (*The Ox-Bow Incident*, William Wellman, 1943). Ce film puissant est porté par la douceur dépassée d'un Henry Fonda effaré face au pouvoir de la haine au nom de la sacro sainte propriété. En bon stratège, Wellman emmène le spectateur peu à peu vers l'horreur d'une confrontation déséquilibrée entre deux groupes d'hommes. Ca va tellement loin qu'on a du mal à le croire, et que la fin, sous forme de lettre, est inoubliable.

### GRANDS FÉMINISTES ET PLUS ENCORE

Rarement un genre, pourtant réputé viril, n'aura réservé aux femmes autant de rôles d'enfer. Diane Varsi et Janet Leigh aux looks de garçons affrontent le danger, dans *La Fureur des hommes* (*From Hell to Texas*, Henry Hathaway, 1958), et *L'Appât* (*The Naked Spur*, Anthony Mann, 1953). Les femmes sont la promesse d'un éden à atteindre coûte que coûte, quitte à les forcer sans rien en comprendre, comme dans cette scène de bal très étrange de *La Chevauchée des bannis* (*Day of the Outlaw*, André De Toth, 1959). Dans ce western quasi abstrait, inhospitalier, où l'on meurt dans la neige, les hommes, perdus dans le paysage vague, voient dans la relation avec les femmes la seule chose qui vaille. C'est passionnant car De Toth déploie son récit sans romantisme mais avec une sécheresse magnifique inattendue. Mais le plus fascinant de tous, avec aussi sa scène où l'homme force la fille à danser, est *La Vallée de la peur* (*Pursued*, Raoul Walsch 1947). Rarement un film, et a fortiori un western, n'aura réussi à filmer la très exacte égalité et la différence de tempéraments, entre le masculin et le féminin, pour mieux les assembler. Robert Mitchum, tout en stabilité physique et morale, attend la vibrante Teresa Wright. Tous les deux en quasi huis clos sont perpétuellement au bord d'une très grande violence à laquelle ils tentent de substituer la confiance par l'amour. L'apport du western dans tout cela est que le monde sauvage n'est jamais loin. Au coeur de cet univers-là, tous les vertiges sont possibles! [ Virginie Apiou ]

### EN SALLES AUJOURD'HUI ET DEMAIN

- La Poursuite infernale** de John Ford  
Comœdia à 11h
- La Rivière rouge** de Howard Hawks  
Cinéma Opéra, jeudi à 18h15
- La Flèche brisée** de Delmer Daves  
Vénissieux, jeudi 19 à 14h30
- La Porte du diable** d'Anthony Mann  
Cinéma Opéra, jeudi à 16h15
- Le Train sifflera trois fois** de Fred Zinnemann  
Pathé Bellecour à 19h30, jeudi à 17h
- La Fureur des hommes** de Henry Hathaway  
Institut Lumière à 16h45
- La Chevauchée des bannis** d'André De Toth  
Lumière Fourmi, jeudi à 19h
- L'Homme qui tua Liberty Valance** de John Ford  
UGC Astoria à 20h30



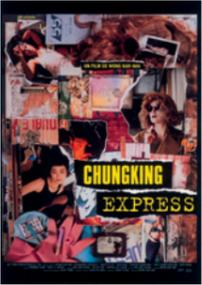


## Un jour, une bénévole

En quittant l'Algérie pour vivre en France il y a huit ans, Fadela s'est mise à regarder la télévision pour noter les mots dont elle ne comprenait pas le sens. « J'étais H24 sur BFMTV, et j'étais terrorisée ! Mes amis m'ont dit 'il faut pas regarder ça, tu vas être déprimée », raconte-t-elle en riant. Bénévole pour la première fois, elle a troqué la chaîne d'informations anxiogène pour un contact amical avec le public des salles de Lumière, afin de se perfectionner dans sa langue d'adoption. Accompagnée par l'association Passerelle buissonnière, elle est ravie de pouvoir, dans le cadre de son apprentissage du français, participer au festival et voir des films. « En Algérie les femmes ne vont pas trop au cinéma, c'est plus pour les hommes », dit-elle. A son programme: *Quai des orfèvres* et *Le Corbeau*, d'Henri-Georges Clouzot, deux films des années 40, en noir et blanc. « Je n'ai pas vu de films en noir et blanc depuis les Chaplin quand j'étais enfant. J'ai envie de voir comment ça se passe parce que depuis qu'on a ouvert les yeux, c'était en couleur... » dit Fadela. Après avoir été employée des douanes en Algérie, elle va suivre une formation d'assistante maternelle car elle aime s'occuper d'enfants – à Lumière, elle a assuré l'accueil du public scolaire. Un peu timide, elle rayonne en évoquant Lyon : « Je suis tombée amoureuse de cette ville. C'est une merveille, c'est beau comme Oran. Il y a le soleil, la Saône, les gens sont chaleureux... je vais rester ici jusqu'à la fin de mes jours » [Rebecca Frasquet]

A L'AFFICHE

## Une actrice, un personnage



### Faye Wong, dans *Chungking express* de Wong Kar-wai

**PATRONYME :** Faye, rien de plus.

**OCCUPATION :** Grande tige coiffée comme Jean Seberg dans *A bout de souffle*. Fait office de serveuse dans le fast food de son cousin. N'en fait qu'à sa tête - elle oublie de payer l'électricité. S'amourache d'un flic qui ne la regarde pas – quel abruti !

**LE RÔLE :** Une amoureuse de l'amour, qui rêve d'ailleurs, et plus précisément de la côte ouest des Etats-Unis, puisqu'elle écoute en boucle et à fort volume la scie de *The Mamas and the Papas, California dreamin'*. Puisque le policier matricule 663, joué par le beau Tony Leung, ne la regarde pas, là voilà qui va le « stalker » – comme on ne disait pas aussi couramment, avant internet: lui piquer ses clés, flâner chez lui, réarranger son appart en son absence (guettez sa première apparition, furtive, dans la première partie du film, consacrée au couple Takeshi Kaneshiro-Brigitte Lin, on la voit sortir d'un magasin avec un Garfield géant en peluche, qu'elle va laisser en déco). Et puis enfin vivre son rêve...

**L'INTERPRÈTE :** Impossible de ne pas tomber raide dingue de Faye Wong, chanteuse de « canto pop » qui a finalement peu joué au cinéma – mais dans deux films majeurs de WKW, celui-ci et *2046*. Il y a en elle, outre une élégance et une beauté irrésistibles, un mélange étrange de lassitude et d'utopie – ce qui pourrait être une définition du romantisme. A elle seule, elle incarne le souvenir (fantasmé) de nos années sauvages. Son personnage, ludique, innocent, facétieux est une des grandes héroïnes du cinéma moderne. [Adrien Dufourquet]

► *Chungking express* de Wong Kar-wai

Cinéma Opéra à 10h15 | UGC Confluence, jeudi à 21h | Cinéma opéra, vendredi à 19h30

OCCUPATION



## Le mystère Alfred Greven

Pendant l'Occupation, trône sur les Champs-Élysées, La Continental, un studio fondé par les Nazis à l'initiative de Joseph Goebbels, le ministre du Reich à la propagande, pour produire, avec de gros moyens, des films destinés au public français. A sa tête : Alfred Greven, auparavant l'un des directeurs de production les plus en vue de la UFA, prestigieuse société de production et de distribution allemande. « Il est nommé avec pour instruction précise de faire des films anodins, sans ambition particulière, des films qui endorment le spectateur », relate Bertrand Tavernier. Ce personnage insaisissable, dont la vie personnelle est un mystère, ira à l'encontre de la mission qui lui a été confiée, en produisant quelques films ambitieux, parfois brillants, au ton impertinent. Certaines stars comme Fernandel ou Tino Rossi viendront volontiers travailler pour la Continental, et le premier film d'Henri-Georges Clouzot, *L'assassin habite au 21*, y sera produit. Quant à Edwige Feuillère, qui refuse de travailler pour les Allemands, elle cédera au chantage exercé par Greven: si elle ne tourne pas pour la Continental, son mari sera arrêté. Réticent lui aussi, Paul Meurisse manque d'être envoyé en Allemagne... Chaque matin, Alfred Greven

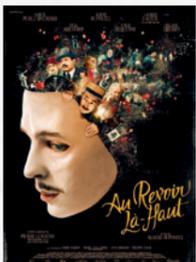
pend son manteau froissé et son chapeau au buste d'Hitler qui orne son bureau, avant de se plonger dans la lecture des scénarios qu'il va produire pour la Continental. Ce petit rituel ironique est-il le signe d'une distance avec l'idéologie nazie? Nul ne le sait. L'historien du cinéma Jean Ollé-Laprune, le critique Pascal Mérigeau, le psychiatre Philippe Batel tentent de percer le mystère Greven dans ce passionnant documentaire, riche en images d'archives et en extraits de films, qui retrace finement une époque trouble. [Rebecca Frasquet]

► *La Continental: Le mystère Greven* de Claudia Collao

Villa Lumière à 11h30, dimanche à 10h15

AVEC LE SOUTIEN DE LA SCAM

AVANT-PREMIÈRE

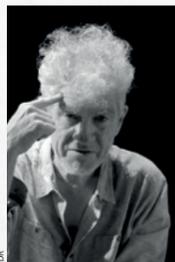


## Au revoir là-haut d'Albert Dupontel

Novembre 1919. Deux rescapés des tranchées, l'un dessinateur de génie, l'autre modeste comptable, décident de monter une arnaque aux monuments aux morts. Adapté du livre de Pierre Lemaître, Prix Goncourt 2013, un grand feuilleton d'époque par le réalisateur de *Bernie*.

► UGC Cité Internationale, jeudi à 19h45 | Pathé Bellecour, jeudi à 20h30 – En présence d'Albert Dupontel – SORTIE EN SALLES LE 25 OCTOBRE

IMAGE



## Christopher Doyle

Rencontre avec un chef-opérateur de génie qui a collaboré avec Gus Van Sant, James Ivory, Night Shyamalan, Jim Jarmusch, Alejandro Jodorowsky et surtout Wong Kar-wai.

► Villa Lumière, jeudi après la projection de *Wind de Tiong Guan Saw* à 16h45



AU PROGRAMME

## Jeudi



*Vive le sport !* de Fred C. Newmeyer, Sam Taylor  
En présence de Benoît Heimermann

► Comœdia, 11h



*Faut pas s'en faire* de Fred C. Newmeyer, Sam Taylor  
En présence de Jean Ollé-Laprune

► Cinéma Opéra, 14h



*Bob le flambeur* de Jean-Pierre Melville  
En présence de Rémi Grumbach et JP Salome

► Comœdia, 17h



*Midnight express* de Alan Parker  
En présence de Hugh Hudson et Christopher Thompson

► Pathé Carré de soie, 20h



*Un singe en hiver* de Henri Verneuil  
En présence de Gérard Camy

► Institut Lumière, 22h



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été  
Rédactrice en chef : Rebecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)